

Sol Aparicio

« Il n’y a de femme qu’exclue... * »

Commentaire

« Il n’y a de femme qu’exclue par la nature des choses qui est la nature des mots, et il faut bien dire que s’il y a quelque chose dont elles-mêmes se plaignent assez pour l’instant, c’est bien de ça – simplement, elles ne savent pas ce qu’elles disent, c’est toute la différence entre elles et moi.

Il n’en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c’est justement de ceci que, d’être pas toute, elle a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire. »

Avant d’aborder le passage qui me revient, je vais dire quelques mots afin de poser un tant soit peu le cadre dans lequel il s’insère. Ces deux paragraphes se trouvent dans la troisième et dernière partie de la sixième leçon, que Lacan introduit, à la page 67, par une question formulée ainsi : « La jouissance du corps, s’il n’y a pas de rapport sexuel, il faudrait voir en quoi ça peut y servir. »

Y servir, donc. En quoi la jouissance du corps peut servir... là, au rapport sexuel ou à son absence ? Première question, qui fait écho, pour reprendre une formulation de la leçon précédente, à celle de savoir quelles sont les façons de « réussir à faire rater » le rapport sexuel ou de « tourner autour du fait » qu’il n’y en a pas ¹. Quoi qu’il en soit, Lacan annonce qu’il va être question dans ce qui suit de *la jouissance du corps* qui, c’est à souligner, est distincte de la jouissance phallique, elle, « hors corps », comme il le dira dans « La troisième ».

Dans ce qui suit, pourtant, Lacan reprend deux des formules de la sexuation qui ne concernent apparemment pas la jouissance du corps, puisque ce sont celles qui écrivent le rapport à la fonction phallique, soit le « pour tout x , Φx » et le « pas tout x , Φx ». Il le fait tout en soulignant que son propos est de nous introduire « à ce qu’il en est du côté de la femme ».

Lacan a, en effet, déjà relevé dans la première leçon ce qu'il en est de la jouissance du corps pour l'homme : « Le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps » ; puis : « La jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas, dirai-je, à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe ². » Il ajoute ici : à moins de castration, « aucune chance qu'il ait jouissance du corps de la femme. » En quoi ça peut y servir ? On peut dire que ça n'établit pas le rapport auquel la jouissance phallique fait déjà obstacle, mais, le fantasme aidant, ça sert l'acte d'amour, « la perversion polymorphe du mâle chez l'être parlant ». Reste donc à voir « ce qu'il en est » de l'autre côté.

Du côté de la femme,

Il n'y a de femme qu'exclue...

Ce début de phrase, assertif, est connecté avec ce qui le précède immédiatement. Lacan vient tout juste de dire que le signifiant *la* « est le seul qui ne peut rien signifier » mais qu'il peut seulement « fonder le statut de la femme dans ceci qu'elle n'est pas toute, ce qui ne nous permet pas de parler de *La* femme. » Parler de *la* femme supposerait d'accorder à cet article défini la valeur logique d'un *tout* et d'en faire un universel. Il n'y a donc pas *la* femme, il n'y a de femme qu'exclue...

Il n'y a... Nous retrouvons là le tout début du dire de Lacan, affirmé comme une vérité qui conditionne le discours analytique : *il n'y a...* pas de rapport sexuel ³. En y revenant encore une fois au début de cette leçon, Lacan précise qu'il s'agit pour lui « d'articuler plus loin la conséquence de ce fait qu'entre les sexes chez l'être parlant le rapport ne se fait pas, pour autant que c'est à partir de là seulement que se peut énoncer ce qui, à ce rapport, supplée ».

Il faut donc articuler plus loin la conséquence du non-rapport, pour pouvoir énoncer ce qui y supplée. Le premier pas est celui-ci : *il y a d'Un*, pas avancé l'année précédente, dont Lacan précise maintenant qu'« il est à prendre de l'accent qu'il y a de l'Un tout seul ⁴ ». Puisqu'il n'y a pas de rapport, postulat de départ, il y a de l'Un tout seul, conséquence nécessaire.

« Il n'y a de femme qu'exclue », cette nouvelle proposition qui vient en troisième, représente ici le second pas, le pas de plus dans l'articulation de la conséquence du non-rapport.

Après l'énoncé de l'impossible « *il n'y a pas* de rapport sexuel » et l'énoncé du nécessaire « *il y a* de l'Un tout seul », « il n'y a de femme

qu'exclue » fait place à ce qu'il en est de l'autre côté, autre que l'Un, en tenant compte du « *il n'y a pas La femme* » déjà établi. Puisqu'il n'y a pas de tout, pas d'universel de la femme, *il n'y a de femme qu'exclue...*

... par la nature des choses qui est la nature des mots ...

Cette phrase, si naturelle, se servant à deux reprises de ce mot *nature*, tel qu'on s'en sert couramment dans la langue, et dont nous savons que la notion a pourtant été mise en cause par Lacan, nous faisant remarquer que « la nature n'est pas si naturelle que ça », m'a beaucoup intriguée. C'est un thème philosophique, la nature des choses, le questionnement sur ce qu'est la véritable nature des choses. On pourrait commencer par consulter là-dessus le *De la nature des choses* de Lucrèce et aboutir au livre de Foucault *Les Mots et les Choses*, paru la même année que les *Écrits* de Lacan.

Dire que « la nature des choses est la nature des mots » constitue, en tout cas, naturellement, une claire prise de position sur la question.

S'agit-il alors, dans ce renvoi de ce que l'on appelle aussi « l'ordre des choses » à la nature des *mots*, de la référence habituelle chez Lacan au champ du langage ? En commençant le séminaire, Lacan a distingué, comme il ne l'aurait sans doute pas fait dans les années 1950, le langage de l'être parlant. Le langage, « ça se tient là, à part, constitué au cours des âges » ; l'être *parlant*, « c'est bien autre chose ». C'est quelque chose qui a affaire, d'une part, à la jouissance – dont il est question dans la suite de la première leçon –, et, d'autre part, au discours, qui, s'il est lien social, suppose « une utilisation du langage comme lien », « entre ceux qui parlent ⁵ ».

Il se peut donc que « la nature des mots » renvoie ici tout simplement à la grammaire que l'on apprend à l'école et qui, même inaperçue, toujours structure la parole et n'est pas sans lien avec la logique ⁶. (C'est la nature de mot « femme », nom commun, qui lui permet de faire argument dans la fonction *phi*, ce qui ne saurait être le cas pour un adverbe, par exemple.)

Notons que, dans la leçon sur l'écrit, Lacan a pointé que le discours « comme lien social, fondé sur le langage, [...] semble donc n'être pas sans rapport » avec la grammaire ⁷ ; mais qu'il a aussi suggéré que « l'étreinte confuse d'où la jouissance prend sa cause » est peut-être « de l'ordre de la grammaire qui la commande ⁸ ».

Il se trouve ainsi que, nous renvoyant à la grammaire, c'est aussi bien le discours et la jouissance que convoque « la nature des mots » par laquelle *il n'y a de femme qu'exclue...*

... et il faut bien dire que s'il y a quelque chose dont elles-mêmes se plaignent assez pour l'instant, c'est bien de ça –

Ce *pour l'instant* désigne le temps du MLF, qui n'est plus tout à fait le nôtre. Si les femmes luttent toujours pour l'égalité des droits, en France tout au moins, elles sont aujourd'hui moins exclues qu'il y a quarante ans, aussi bien du pouvoir que du savoir, ces « catégories de l'homme », comme Lacan les nommait dans un passage du séminaire *R.S.I.* dont vous vous souvenez sans doute. Elles en savent tellement plus du seul fait d'être une femme !, disait-il, pour évoquer ensuite que « les analystes femmes sont certainement plus à l'aise à l'endroit de l'inconscient ». Du seul fait d'être femmes donc, les femmes en sauraient plus que les hommes – non pas du savoir en jeu dans le discours universitaire, mais de ce qui échappe à ces catégories. (Dirons-nous qu'elles en savent plus du savoir de l'impuissance ⁹ ?)

Or se plaindre d'être exclue amène à vouloir dire, comme je viens de le faire, de quoi elles sont exclues. La plainte est de l'ordre de la demande, elle appelle le complément d'objet. Alors qu'il convient sans doute de l'entendre plutôt de façon intransitive. Car l'enjeu est autre dans ce « il n'y a de femme qu'exclue ». Lacan a signalé à plus d'une reprise que le rapport des femmes aux discours est plus lâche que celui des hommes, qu'elles y sont moins prises. Il s'agit donc d'interroger ce point, ici repris en ces termes : « La femme n'est pas toute, il y a toujours quelque chose qui chez elle échappe au discours ¹⁰. »

D'où cette suite :

– simplement, elles ne savent pas ce qu'elles disent, c'est toute la différence entre elles et moi.

Les femmes s'en plaignent donc, mais ne savent pas ce qu'elles disent. Lacan a pu dire la même chose des poètes, ils ne savent pas ce qu'ils disent. Comme il a pu le dire de Freud lui-même ! C'est le lot de chacun ... « Pas forcé que Freud, plus qu'aucun d'entre nous, ait su tout ce qu'il disait » – cette remarque date des « Entretiens à Sainte-Anne » sur « Le savoir du psychanalyste ». Lacan s'étonnait alors du fait que Freud, au lieu de « pointer purement et simplement la jouissance », ait eu recours à la notion de pulsion de mort ¹¹. Il aurait donc échappé à Freud qu'en l'introduisant, ce dont il parlait, c'était de la jouissance. Comme échappe aux femmes ce qui, de leur être sexué, est impliqué dans l'exclusion qu'elles dénoncent.

Mais que veut dire « savoir ce qu'on dit » ? En l'occasion, que ce dit de Lacan résulte d'un savoir élaboré, ce n'est pas un dit dépassé par le savoir inconscient qui le détermine.

L'enjeu est celui de la transmission d'un savoir sur la jouissance dite féminine, celui de la nécessité de passer par la voie logique pour l'aborder. Et de rendre compte par ce biais du fait qu'il n'y ait de femme qu'exclue. Ce dont il est question dans le bref paragraphe qui suit.

Il n'en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c'est justement de ceci que, d'être pas toute, elle a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire.

Lacan quitte le pluriel des femmes et parle ici d'elle, au singulier ¹². Disons alors que *d'être pas toute* dans la fonction phallique, une femme a une jouissance supplémentaire, en plus de la jouissance phallique.

Ce qui conditionne qu'elle soit *exclue par la nature des choses* – ces choses dont la nature est phallique –, c'est ce quelque chose de substantiel en plus, qui est, tel que Lacan va le souligner par la suite, un jouir du corps, éprouvé comme tel, même si elle n'en sait rien, dont il trouve le témoignage chez certains mystiques – ce qui prouve que ça ne dépend pas seulement de « l'étreinte confuse » –, mais dont il soupçonne que c'est là que ce jouir « prend sa cause ».

Je conclus. Lacan a ainsi isolé dans ce passage une énigmatique jouissance du corps qui, pas plus que la jouissance phallique, ne fait rapport sexuel, mais situe certains êtres sexués comme femmes. (C'est en quoi elle y sert, au non-rapport. Tel que Lacan le dira en concluant le séminaire, il n'y a pas de rapport sexuel, *parce que* la jouissance – perverse d'un côté, énigmatique de l'autre – est toujours inadéquate ¹³.)

Ce n'est pas tout, bien sûr, mais je m'arrête là pour passer maintenant la parole à Frédéric Pellion.

Mots-clés : femme, jouissance du corps, rapport sexuel.

* ↑ Intervention faite à Paris le 15 mai 2014 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 20 février 1973 du séminaire *Encore* allant de « Il n'y a de femme qu'exclue » jusqu'à « Mais il y a quelque chose en plus » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore (1972-1973)*, Paris, Seuil, 1975, p. 68-69).

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 53.
2. [↑](#) *Ibid.*, p. 13.
3. [↑](#) *Ibid.*, p. 17. (Déjà au début du séminaire ...*Ou pire*, Lacan indiquait que ce dire, il n'y a pas de rapport sexuel, « se propose comme vérité », « à sortir de là, disait-il, vous ne direz que pire ». Cf. *Séminaire ...Ou pire*, p. 12.)
4. [↑](#) *Ibid.*, p. 63-64.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 32.
6. [↑](#) (On pourrait interroger ici la façon dont Lacan fait dépendre, au début du séminaire, la sexuation féminine d'une curieuse exigence logique : « L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole. » Il s'agit de l'exigence de l'Un. Non pas l'Un de l'amour, de la « fusion universelle » supposée par Freud à l'Éros. Car il n'y a là qu'une métaphore biologique. Lacan argumente ici contre Freud, si l'inconscient est structuré comme un langage, « c'est au niveau de la langue qu'il nous faut interroger cet Un ». L'exigence de l'Un dont il s'agit part de l'Autre : « L'Autre qui s'incarne [...] comme être sexué, exige cet *une par une*. » C'est l'exigence de compter ou d'être comptée et, pour cela, d'être nommée, que Lacan repère dans le mythe féminin de Don Juan.)
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 21.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 27.
9. [↑](#) Expression de Lacan au sujet de l'inconscient dans *Le Savoir du psychanalyste*.
10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 34.
11. [↑](#) Voir la première conférence du *Savoir du psychanalyste*, 4 novembre 1971.
12. [↑](#) Il est possible d'en rendre compte par l'élimination de quelques phrases dans l'édition du Seuil. Voir à ce propos la version Staferla proposée par P. Valas sur son site.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 113.